

Lorsque l'écriture rencontre la photographie

I - Parcours nocturne dans Montignac : 14 photographies de Yannick Moigne servent de support d'écriture à un récit réaliste, onirique, poétique...

Cheminement nocturne

(1) - Dans cette obscurité, je me fraye un passage. J'observe calmement la luminosité qui jaillit de diverses sources... qui des ruelles, qui des terrasses, qui des fenêtres, puis de la lueur miroitant dans certains vitraux de l'église.

Je déambule sereinement tout au long du cours de l'eau. Après les premiers coups d'oeil, mon regard se déploie vers les hauteurs du paysage, vers une partie du surplomb de l'ancienne tour du château forteresse. Maintenant mes yeux se sont accoutumés à ces différences de tonalités. Petit à petit, l'expression sensorielle vit en moi. Je découvre les arbres de la cour, puis la verrière où doivent être exposées quelques plantes.

Ma vue se dirige vers la droite. Derrière le clocher de l'église se dissimule ce qui resterait des bâtiments du château, en direction des entrées du parc.

(2) - Prenant davantage de temps, l'aventure trouve place dans mon esprit. Je tourne la tête et mon visage décèle ces hautes murailles en pierre, ce banc mis à disposition des personnes qui auraient l'intention de divaguer.

Du côté droit, au loin, se devine un escalier et vers la gauche un peu d'herbe sauvage, verdoyante. Les lumières sont réelles. Je vais cheminer en toute sécurité.

(3) - Je parcours quelques mètres pour me retrouver en position droite, bien campée. Mon imagination me permet de penser à ce nombre incalculable de passeurs, de randonneurs, de promeneurs de tous poils ainsi que d'amoureux, de familles qui ont longé cette rivière. Des discussions ont très vraisemblablement été vives quelquefois, d'autres feutrées...

À présent, la nuit venue, ce banc est dans la solitude. J'aspire, tranquillement, à donner de moi-même et à recevoir ces lumières alignées, le long du quai, sur la rive droite.

(4) - Je poursuis mon parcours, l'eau à peu près calme de la Vézère me fait ressentir cette fraîcheur apaisante de la nuit. Je frissonne... que c'est agréable, après la chaleur émise durant cet après-midi... le bruissement des clapotis.

Mon attention se projette, je tends l'oreille ; pas de bruits de canards, ni de grillons ! L'heure, au petit matin, réveillera joyeusement la nature. Je suis étonnée car j'avais envisagé de croiser quelques chats. La pénombre a permis à ces derniers de se cacher de moi-même. L'éveil de mes sens se ragaillardit ; je suis prête à deviner.

(5) - Après m'être interrogée sur les parfums, je fais demi-tour. Cette fois-ci, c'est l'édifice du pont en pierre que je perçois. Et avec insistance, ma vue de nouveau aux aguets. Quel temps, quel travail !

Je pense à la résistance des parois quand les inondations voguent. Là, je savoure le moment... La paix semble acquise en cet instant, pas de tumulte ! De plus, un appel du ciel... Serait-ce l'étoile du berger ? ou un satellite qui scrute ? J'apprécie de m'être laissée entraîner dans cette balade.

(6) - Toujours du côté de la rive gauche, je suis passée au delà de l'ancien pont. J'ai en pleine vision le kiosque du jardin public. J'observe la rive droite, de l'autre côté de la rivière. En fond, au second plan, se dégage, imposante, une bâtisse immense. Depuis là où je suis, j'aimerais traverser, afin d'espérer entendre de la musique, qui sait ? Mais pas à cette heure, dans la nuit. Je m'échapperai ultérieurement. J'y séjournerai...

(7) - L'automne commence à faire parvenir ses instants de mille couleurs, de feuilles tombées au sol. Je sens, je flâne, je savoure...

J'aurais tendance à vouloir me poser, là sur le fauteuil en osier. Cependant, je me risque à préférer faire le choix de continuer ce cheminement. Non, ce n'est pas imprudent. Le sombre, la solitude m'envahissent, et je passe...

Marie-Christine Perrot

ÉCLAIRAGES

- (1) Si j'étais la lumière, je prierais Esmeralda, j'arracherais Quasimodo au bar d'en bas, du haut des remparts, je jetterais Frolo habillé de sa religion.
- (2) Si j'étais la lumière, j'imposerais le chemin au promeneur solitaire et offrirais aux chiens des pauses réverbères.
- (3) Si j'étais la lumière, j'accueillerais les fesses zébrées du berger égaré, implorant son étoile.
- (4) Si j'étais la lumière, je partagerais une à une les pistaches du gâteau d'anniversaire au scintillant coulis de chocolat.
- (5) Si j'étais la lumière, j'enverrais mes artifices de l'autre côté du pont à la fête du 14 joyeuse et nationale.
- (6) Si j'étais la lumière, je ferais disparaître la demeure des puissants dans un gris triste et sale, et je ferais pousser autour du lieu une forêt de ronces maléfiques et impénétrables.
- (7) Si j'étais la lumière, je me poserais des questions sur mes compétences à éclairer une scène de ménage.
- (8) Si j'étais la lumière, je dirais l'avenir et de ma boule de cristal, je prédirais au cycliste : pédale dans ce dédale.
- (9) Si j'étais la lumière, nuit et jour, j'accueillerais le pèlerin égaré avec la part à Dieu et le vin parfumé.
- (10) Si j'étais la lumière, que pourrait-il arriver à ce joyeux coupe-gorge si papa EDF venait à manquer.

(11) Si j'étais la lumière, j'arrêteraï de penser que les temps passés étaient mieux éclairés.

(12) Si j'étais la lumière, je n'aurais pas la lumineuse idée de me jeter par la fenêtre, vu que grillée il faudrait me recycler.

(13) Si j'étais la lumière, je laisserais tomber de façon définitive le système binaire pour me déplacer : ça marche, ça marche pas, ça marche, ça marche pas...
et puis disons-le, ça me fatigue car...

(14) Je ne suis pas la lumière.

Je ne suis que l'ombre qui à l'aube s'évanouit, et qui peu à peu tue les lumières de l'homme pour laisser la place à celles de la vie.

Isabelle Bernède

Éternité

(1) Le premier mouvement de la deuxième suite de Bach pour violoncelle se fond dans la nuit, enfouissant les dernières lueurs du jour dans le giron du temps. Le chœur de l'église expire le souffle tendu et passionné du violoncelle. Au-delà de ses murs, seuls les vitraux éclairés de l'extérieur vibrent dans l'air voilé que la Vézère exhale.

Les sons doux à son cœur, chers à son âme, emplissent la place maintenant plongée dans une clarté plus intime. Les ondes phrasées suivent comme autant de caresses les ruelles devenues anonymes dès les premiers accords. La nuit apporte son halo d'ombres bleutées légèrement vertes qui s'accrochent aux lampadaires et marquent ainsi son chemin à elle, douloureux et heureux à la fois.

(2) Elle s'arrête et s'assied distraitemment sur une pierre basse posée froidement sur le vieux quai devenu herbeux. De l'autre côté de l'eau noire, elle croit entendre le crin de l'archet et l'imagine s'incurver puis rebondir, tantôt grave et pénétrant, tantôt léger, désinvolte.

Son esprit glisse devant elle, des sentinelles immobiles projettent leur disque solaire sur le vieux mur rugueux contre lequel elle s'est appuyée. Poursuivant sa course, la rivière d'ébène se garde bien de livrer ses secrets. Dans sa transparence, un éclair de douceur laisse entrevoir une image, un visage, un regard...

Elle revoit ses mains courtes et robustes, si volubiles lorsqu'il racontait, donnant toute la mesure d'une imagination inépuisable, rendant ceux qui l'écoutaient insatiables de ces récits épiques et drôles. Ces pognes de paysan, sauvages et farouches, rappelaient au maître et à l'élève leur engagement à dompter sans concession, au rythme des heures passées devant le pupitre, les doigts crapahutant sur les cordes réticentes.

(3) Se rapprochant de l'ancien pont, le banc de métal sous ses doigts s'invite au prélude de la 3^{ème} suite. Elle a quitté le concert ce soir, sans réfléchir. Le besoin de poser ses pas dans ceux de l'homme qu'elle a aimé, de jouer encore une fois cette partition interrompue brusquement, laissant le temps sans suite.

(5, 6) La silhouette du vieux pont encadre les berges où se dessinent sur un fil une portée de lumières. Debout, touchée par elle ne sait quel élan, elle découvre la façade de l'hôtel de Bouilhac à peine dissimulée par le kiosque oublié. L'artifice du monde s'esquive et les vieilles pierres se mettent à chanter.

Il avait les sourcils dessinés comme ceux d'un chat, suspendus très haut alors qu'il se concentrait sur un passage difficile, son regard bleu vous regardait sans vous voir.

(7) Elle retrouve la sensation de ses propres pas dont l'écho étouffé s'engouffre sous les portes muettes de cette petite rue déserte. Une impasse l'arrête. La glycine desséchée entrelace ses doigts tors et nerveux pour atteindre la corniche de la maison voisine. Une chaise attend devant le seuil, elle semble soupirer...

Le temps se suspend et le musicien s'élanche dans une cadence parfaite. Tout son univers intérieur se déploie. Le corps étreint doucement les courbes vibrantes du bois. L'archet s'escrime tandis que le sang afflue aux joues... deux petits lampions rouges s'allument. Il se penche et l'embrasse.

Comme elle l'a aimé ce funambule du rire et du tourment ! Sans filet, il la faisait danser au bal des jours mornes, rallumant la flamme de l'inattendu.

(8) Un réverbère solitaire éclaire une bicyclette sans nom, de celle qui s'emprunte honnêtement et se rapporte simplement au petit matin.

— Et si on prenait le vélo pour aller pique-niquer au bord de la Berwinne ? La petite sur ton dos, nous serons trois ?

(9) Cinq marches et l'on se rapproche du ciel, elle a envie de pousser sur l'interrupteur de bakélite blanc, juste pour s'assurer de la présence d'un homme ou d'une femme dans ce 4^{ème} prélude tellement passionné, tellement humain... Chuchote, implore, palpite, danse, respire, attrape la branche qui te sauvera... Il y a quelqu'un ?

— « Da gamba » lançait-il fièrement, jouer « da gamba »... alors tu te relies au ciel et la viole plonge et puise la force de la terre.

C'est à cette terre qu'elle revient, à cette résonance si profonde que le goût de l'humus lui vient à la bouche.

Elle marche entre les hauts murs noircis de silence, la rue étroite porte ses quinquets allumés aux façades. Ils respirent la nuit et s'enivrent de bleu éthylène comme cette gigue de la quatrième suite qui n'en finit pas de courir presque en asphyxie.

(11) D'une lanterne dorée, épinglée comme un papillon à la corniche, la courante de la sixième se fraie un chemin dans le dédale d'un chagrin violent. Elle est brute, sans artifice, presque indécente de beauté.

Le vieux professeur Tchèque veillait. « Le regard suit, le coude s'envole, l'oreille retient, le poignet se délie, les doigts racontent. Ton émotion est organique, donne aussi tes couleurs ! »

Elle s'est perdue, elle ne s'est pas aperçue qu'elle courait sans plus entendre sa musique. Dans sa poitrine se soulèvent les digues, s'insurge la révolte, se tarissent les larmes.

(13) Elle ne reconnaît pas tout de suite le balisage lumineux de l'allée menant au grand parking. Un clavier de blanches et de noires se déroule devant elle...

Il travaillait en journée dans les jardins privés avec ses frères. La tondeuse était son instrument de torture. Pour échapper à la frénésie du bruit, il écoutait tout en tondant, les concertos qu'il aimait. Elle sourit au souvenir de ce matin-là où il poussait vigoureusement l'engin, le casque bien descendu sur les oreilles sans avoir lancé le moteur !

(14) Elle a froid, la voici aux pieds de l'aube. La nuit et ses fantômes la gardaient en vie, presque au chaud. Les contrepoints de l'aurore la révèlent au monde, fragile, vulnérable, dépourvue de tous ses combats.

Le violoncelle est là, devant elle, incarné dans toute cette beauté bouleversante, ce désir sans cesse renouvelé que la nature génère. Le prélude de la troisième suite tire sa révérence et l'enlace une dernière fois.

Les silhouettes des arbres se penchent tendrement vers la rivière. Leurs ombres dérivent pour s'évanouir avec la sarabande de la sixième suite. Leurs cimes embrassent le ciel. On entend sourdre la terre dans un hymne à la vie.

Françoise Ravet

Je me suis fait piéger

Je me suis fait piéger ! Ce soir, elle m'a fermé dehors... Quelle idée aussi d'avoir dormi tout l'après-midi ! Mais il faisait si bon au frais dans les vieux murs de pierre alors que la fournaise d'août assommait les quelques rares passants qui rasaient les murs en bas pour rester à l'ombre ! Jusqu'à huit heures du soir, j'ai prolongé ma douce sieste, étendu de tout mon long sur le coussin rouge du canapé. Eulalie, elle, après m'avoir longuement caressé, s'était endormie dans son fauteuil en position relax, bercée par la musique apaisante de mon ronronnement satisfait ; mais elle avait dû émerger bien avant moi des bras de Morphée, car je ne l'ai pas vue lorsque je me suis éveillé sous le rayon du soleil déclinant, qui me parvenait par la fenêtre entrebaillée du salon. Eulalie avait dû sortir prendre l'air devenu plus respirable à cette heure, ou bien elle était allée voir Ginette ou Charline au bout de la rue... J'ai pris tout mon temps pour m'étirer longuement, faire une petite toilette en lissant mon pelage gris jusqu'au bout de la queue. Ah, il restait quelques croquettes dans ma gamelle, un petit coup d'eau, pouah ! pas très fraîche, mais j'en trouverai dehors qui me conviendra mieux...

1- Lorsque je suis enfin prêt à entamer ma promenade crépusculaire, le soleil est passé de l'autre côté des Gardes et les réverbères montignacois s'allument un à un. Je me glisse sur le chemin herbeux le long de la Vézère ; une sauterelle verte retient quelques instants mon attention mais elle disparaît vite dans les cosmos du parterre. Paresseusement, je m'allonge sur le gazon fraîchement tondu par les employés municipaux et m'absorbe dans la contemplation des murs du vieux château dont les pierres multi-centenaires sont doucement éclairées par la pleine lune montante qui vient d'apparaître là-bas, au-dessus du Pont Neuf, sur les côteaux de l'Arzème...

Je ferme les yeux, et me transporte quelques instants dans une vie antérieure. J'étais Isidore, le matou de Guilhem, garde du comte Archambaud, chassant les souris là-haut derrière les remparts du château, du temps de sa splendeur !

Les bruits de la ville me parviennent étouffés par les brins d'herbe qui me chatouillent les oreilles. Les vitraux de l'église scintillent comme des pierreries multicolores. Les fenêtres des maisons en face s'éclairent successivement et les terrasses des restaurants au ras de l'eau accueillent les touristes en mal de fraîcheur. Comme je me sens bien dans ce calme !

2- Tout à coup, une odeur insolite parvient à mes narines : serait-ce un petit mulot sorti de son trou dans la muraille pour profiter de la fraîcheur nocturne ? Tous mes sens en éveil, prêt à bondir, j'attends, j'écoute, retenant ma respiration. Je ne me suis pas trompé : d'une soudaine détente de tous mes muscles, je bondis sur l'innocent et n'en fais qu'une bouchée : cent fois meilleur que les croquettes au poulet d'Eulalie ! A présent, j'ai soif. Allons,

courage, Charlie, il faut quitter ta couche herbeuse pour rejoindre la fontaine Daumesnil et son filet d'eau, fraîche à souhait.

3- Le chemin au bord des vieux murs est encore désert, ils sont tous à se prélasser au frais sur l'autre rive ! Un couple d'amoureux, là-bas, assis sur le banc public : pardi, ils se bécotent, comme aurait dit Brassens ! Je passe devant eux sans qu'ils se doutent un instant de ma présence : la nuit, tous les chats sont gris, hi-hi, et moi tout particulièrement...

4- Quel est ce tas d'immondice en travers de mon chemin ? Je m'approche prudemment : pas de danger, la chose est inanimée, je la renifle à distance : une odeur puissante de sueur humaine me donne la nausée : c'est un vieux tee-shirt abandonné là par un malotru – les gens sont dégoûtants, dirait Eulalie, ils ne respectent plus rien ! Moi qui suis un bon matou plutôt optimiste, je penserais plutôt qu'il a échappé par mégarde au bras d'un promeneur... Peu importe, quelqu'un le ramassera demain pour la poubelle !

5- Quelques mètres plus loin, je m'étends à nouveau dans l'herbe si accueillante, j'ai le temps, ma fontaine ne va pas encore tarir ! Par l'étroite fente de mes yeux verts, j'admire, comme tous les soirs, la majesté du vieux pont, enjambant la rivière de ses arches depuis plus de deux cent quarante ans ! Comme il est beau, mon pont, surmonté de ses réverbères qui lui font une couronne de lumière orangée. Sur les hauts murs du quai Ménilhou, puis du Jardin Public, les lampes alignées coulent en cascades lumineuses jusqu'à leurs reflets dans les eaux noires.

Tiens ! une grenouille rousse traverse en deux bonds précipités les cailloux du chemin : je ne l'ai pas vue assez tôt, j'aurais bien fait une petite partie de cache-cache avec elle avant de l'achever !... Elle a su échapper à mes griffes, ce sera peut-être pour demain soir !

6- Ma soif étanchée par un détour à la fontaine, je remonte la ruelle en pente. Stop ! La traversée de la rue du 4 Septembre requiert de l'attention ! Mais par les poils de ma moustache de vieux chat gris âgé de bientôt dix ans, de l'attention, je n'en suis pas encore dépourvu ! Justement voilà les phares blancs d'une voiture qui arrive du pont : danger !

Les passants sont un peu plus nombreux. J'attends patiemment dans l'ombre du mur, puis au moment propice, j'atteins le trottoir opposé. Personne en vue à présent ! Hop, d'une souple détente, je me retrouve sur le parapet du pont, mon poste d'observation favori : je m'allonge délicieusement sur les pierres tièdes. Comme cette douceur est bonne sous mon ventre ! Quel bien-être ! Personne ne va me déranger : un chat gris sur un mur gris dans le gris de la nuit, qui s'en soucie ? Je me laisse aller à mon admiration devant les vieux murs de l'Hôtel de Bouilhac, délicatement ourlés par la clarté indirecte des projecteurs sur sa vénérable façade tout récemment restaurée. Sur ses toits, les belles lucarnes au chapeau en demi-cercle redessiné par la lumière lui donnent une allure de palais sorti d'un rêve.

Un rêve ? et oui, c'était dans ma cinquième vie, lorsque je vivais là, dans l'arrière cuisine de l'Abbé Pierre de Bouilhac, en compagnie de sa servante Honorine. La brave femme, elle savait me garder les restes de repas les jours de réception, mille fois meilleurs que les croquettes au saumon d'Eulalie !

7- Bon, je crois qu'il se fait tard, les passants se font plus rares et il y a bien un quart d'heure qu'un fiacre - euh, non, ressaisissons-nous ! – une voiture diesel n'a pas traversé le pont derrière moi. Je crois qu'il va être temps de rentrer à la maison. Tranquillement, je rejoins le 3, impasse d'Enfer où m'attend ma vieille maîtresse. Et c'est là qu'est la déconvenue : je me suis fait piéger par mes rêves ! La porte est fermée, pas de lumière à l'étage, Eulalie doit s'être endormie : je me mets à miauler aussi fort que je peux, mais rien ne bouge, elle doit dormir profondément. Résigné, je m'installe sur la chaise en plastique devant la maison, mais elle est si peu confortable que je me relève au bout de quelques minutes.

8- Une idée vient de me traverser l'esprit : soyons fou, Charlie ! Pourquoi ne pas mettre à profit cette nuit à la belle étoile pour explorer le quartier ? Il y a si longtemps que ça ne m'est pas arrivé ; il est vrai que je me suis sacrément encroûté depuis six ans, depuis ce très fâcheux jour où Eulalie m'a conduit, sans me demander mon avis, sur la table d'opération du vétérinaire où j'ai abandonné définitivement ma virilité ! Tandis que j'avance dans la ruelle à peine éclairée, les souvenirs de mes jeunes années refont surface : que de courses effrénées sous la lune pour conquérir une belle, être le premier, le plus fort pour l'honorer ! A présent, je n'ai plus aucun goût pour la gaudriole et je me fatigue si vite !

Des pas approchent, je me glisse à l'ombre du vélo appuyé contre une maison un peu plus loin : quelques instants de demi-somnolence sur le goudron encore chaud et je reprends ma lente progression à l'ombre des façades, passant plus rapidement sous le halo des lampadaires.

9- Quatre marches à escalader et je trouve, sur une terrasse, un abri idéal sous la nappe de la table de jardin. Au moment où le sommeil va m'emporter, je sens derrière la porte d'entrée la présence d'un chien qui va bientôt aboyer : vite, Charlie, déguerpis !

10-11-12- Mon errance reprend dans les ruelles étroites de la vieille ville ; voilà des années que je ne me suis pas aventuré si loin de la maison protectrice d'Eulalie ! La nuit d'été chaude et inquiétante m'opprime : où trouver un abri sûr ? Sous cet arbuste bien fourni ? Non, il est juste au-dessous du lampadaire.

13- A présent, une longue allée bétonnée s'ouvre devant moi, alternant les zones d'ombre et de lumière. Je sais ! Eulalie m'a conduit là, l'autre jour, en voiture et nous y avons fait une courte promenade : je suis sur un des sentiers qui amènent les piétons à Lascaux IV. Epuisé, je me glisse dans l'ombre apaisante d'une épaisse touffe de plantes herbacées. Plus de touristes

à cette heure, je devrais être tranquille et je n'ai plus le choix : une lancinante douleur à la poitrine me coupe le souffle depuis quelques instants. Dans un demi-sommeil, mon esprit vagabonde à travers le temps...

Ma première vie, il y a si longtemps, petit chat sauvage recueilli par Gaïa, jeune magdalénienne : elle m'avait sauvé la vie en soignant les cruelles blessures consécutives à un combat sans merci avec ce lynx ! C'était sans doute pas très loin d'ici, au pied du sanctuaire de la colline de Lascaux où sa tribu avait dressé son campement et ce doit être aussi dans cette terre périgourdine qu'elle m'avait enterré, après quinze ans de belles aventures ... ma première vie ! La deuxième s'était déroulée quelques siècles plus tard, paisible, dans le temple d'Abou-Simbel, en Haute-Egypte, choyé par le scribe Ptomah...

14- Une idée soudaine et fulgurante s'impose alors à moi, tandis que la douleur s'intensifie dans mon thorax : j'ai dix ans et j'en suis à ma neuvième vie, la dernière ! Quelle coïncidence que mon errance m'ait ramené sur ce sentier de Lascaux, en cette fin de nuit. La boucle se referme : l'aube brumeuse va bientôt se lever là-bas, sur la Vézère, mais je n'ai plus la force d'y reven.....

Marie-Thérèse Laborde

« L'éteigneur » de réverbères.

Il ne connaissait pas la ville ; au cours de son périple il s'était arrêté là et avait juste demandé un travail de quelques jours un peu rémunéré et le miracle avait eu lieu ; il allait remplacer une personne chargée d'étudier comment réduire l'éclairage de la ville. Il n'avait aucun souci quant à faire l'affaire.

Il installa alors sa tente derrière la salle des fêtes, au bord de l'eau et dès le premier soir se mit à l'œuvre.

Il avait bien compris qu'il serait de bon ton qu'il proposât d'éteindre suffisamment de luminaires pour que les finances de la commune en soient allégées. Mais au fond de lui-même il avait de la peine à l'idée de devoir les éteindre comme s'il devait éteindre la vie de toutes ces choses qui l'entouraient. Sans fil conducteur, il attendait que l'un ou l'autre d'entre eux lui fît un clin de lumière pour l'inciter à l'éteindre. Mais aucun signe. Les luminaires des rues avaient pris le pouvoir sur ceux du château, enfermé là-haut dans sa dignité et dans son obscurité.

Effrayé à l'idée de s'en prendre à l'environnement de sa tente, il passa sur l'autre rive. Puis descendit le long de la rivière vers l'aval jusqu'à ce que la berge en béton prît fin. Puis revint sur ses pas. La rivière était suffisamment profonde à cette époque de l'année pour être poissonneuse. Il s'approcha de l'eau mais ne vit pas de poisson ; ils avaient dû aller se cacher pour dormir ; c'est là que lui vint sa première idée ; il fallait rendre la nuit aux poissons ; il observa quelques luminaires dont l'extinction ferait bien l'affaire.

Il avait maintenant trouvé son cheminement ; imaginer la vie nocturne et la rendre possible.

Il fit une halte devant le banc sur la berge ; garder là un peu de lumière sur la berge pour laisser les amoureux trouver leur chemin, les poissons lui pardonneraient bien un luminaire par-ci ou par-là.

Il remonta l'escalier devant lui et trouva la lumière sur le pont aveuglante, se dit qu'ici aussi il faudrait redonner ses droits à l'obscurité et se réfugia dans le jardin public. Au mouvement des ombres autour de lui il comprit qu'il avait dérangé des activités nocturnes probablement peu licites ; là il fallait surtout ne rien éteindre.

Il dut marcher longtemps ensuite dans les petites rues pour s'imprégner de la vie nocturne qui leur convenait. Pourtant c'était simple ; certaines rues étaient trop éclairées. Il préférait les lanternons assez espacés dont le rayonnement ne devait guère franchir les persiennes des maisons ni perturber le sommeil des habitants. Il s'arrêta au bout d'une impasse ; une petite terrasse avec un fauteuil était éclairée, il y imagina une grand-mère attendant le retour de ses petits-enfants avant d'éteindre.

Il ressortit de la vieille ville sur la pointe des pieds ; la place illuminée de l'église lui tendait les bras ; il aurait voulu appuyer sur un interrupteur pour tout éteindre mais que faire contre le faste de la religion ?

Il se décida à franchir le pont pour retrouver la rive gauche. Tout y était semblable à la rive droite ; la berge de la rivière trop illuminée, des lumignons trop fréquents. Mais ce côté de la rivière était quand même plus animé ; le bar du cinéma, encore ouvert, laissait échapper de la musique. Quelques passants déambulaient dans les rues.

Dans une ruelle il aperçut un vélo ; il eut un bref moment d'hésitation mais l'absence de cadenas le rendit hardi ; ce ne serait pas le premier vélo qu'il emprunterait et celui-là il allait le rendre, il en était sûr. Et, en plus, il le prenait pour le bien de la cause. Il alla rapidement au chemin de Lascaux, fut stupéfait de le voir jalonné d'une kyrielle de lumignons alignés sur plusieurs centaines de mètres ; ils allaient faire d'excellentes victimes de sa mission. Finalement qu'apportaient-ils ? Et à qui ? Les maisons le long de la voie étaient clairsemées.

Il revint à grands coups de pédale vers le centre, eut la prudence de s'arrêter suffisamment tôt pour découvrir quelques personnes attroupées près de l'endroit où il avait pris le vélo. Silencieusement il en descendit, le déposa dans un autre petite rue et retrouva sa tente sur la rive. L'obscurité l'avait bien aidé !

Il faisait bon et il voulut rester un moment dehors. Le moment dura longtemps. Il se réveilla dans la brume fraîche du petit jour ; tout était calme ; finalement sa mission s'annonçait aisée.

Bernard Lefebvre

Les lumières de la vie

(1) - Un lourd manteau noir enveloppe le village. C'est tout de même une belle nuit d'été ! Tapi dans les ives qui bordent la rivière, je me laisse emporter par la beauté que nous offrent les jeux d'ombre et de lumière sur les bâtiments.

- Il n'est pas éclairé le château !

- Oui, j'ai vu ! taisez-vous ! À mon signal seulement on se mettra en route.

Il est 23H45. Encore un petit quart d'heure de répit avant de poursuivre notre marche. Instinctivement, je vérifie les points lumineux qui surgissent un à un sur l'autre rive : quelques fenêtres, les vitraux de l'église et en bas, à gauche, l'auberge reconnaissable à ses flonflons volontairement affichés malgré leur anachronisme en ces temps torturés. J'attends la fin de ces clins d'œil convenus. Dès l'extinction de la plupart d'entre eux, nous poursuivrons notre chemin.

(2) - Dans la pénombre, je distingue sur la berge, non loin de nous, les bancs de pierre sur lesquels, les soirs d'été, quelques années auparavant, venaient bavarder les passants en regardant courir les enfants le long de la rivière.

(3) - Le banc en fer est là lui aussi, un peu à l'écart des autres, toujours prêt à accueillir, à l'abri d'écoutes indiscretes, les confidences et les secrets. C'est aussi le gardien de mes premières amours déjà lointaines dans la mémoire de mes dix-huit ans.

(4) - Au-delà des lumières du pont, seules autorisées à traverser la nuit, j'aperçois enfin les maisons du haut de la colline s'éclairer à leur tour. Tout est en place. Les gars ont réussi à s'y poster et leurs signaux de vie me redonnent du courage. Mes cinq compagnons sont tous à peu près de mon âge et je sens peser sur mes épaules la lourde responsabilité de parvenir à les mettre à l'abri. Ils ont échappé hier, je ne sais par quel miracle, aux exactions de la colonne allemande qui a traversé le village et me voici à leur secours, couvert par quelques gars du groupe de maquisards auquel je suis fier d'appartenir...

(5) - 27 juin 2017. Soixante-treize années se sont écoulées depuis ce jour où j'ai laissé, loin derrière moi, l'innocence de ma jeunesse. Combien de fois ai-je revécu cette nuit-là ! Aujourd'hui, date anniversaire, je reviens ici une dernière fois avant que la vie ne me quitte peu à peu. Serait-ce aussi pour voir comment le temps a su, là encore, avec son art consommé, effacer toutes traces ? Je refais le parcours, aux mêmes heures, à découvert cette fois ! Dans la semi-obscurité, je sens de nouveau mon corps frissonner de peur sous le clapotis de la Vézère et, comme si la mémoire du temps avait infiltré la terre, les murs, le paysage tout entier, je confonds, l'espace d'un instant, l'angoisse du passé et la quiétude du présent.

Au fur et à mesure que j'avance vers le pont, le chemin de berge s'élargit, les herbes échevelées se raréfient et les lumières, pour moi violentes autrefois, scintillent de

fierté et de joie. Des étoiles ! Ce sont maintenant des étoiles dont les reflets caressent la rivière ou glissent en cascasant le long du parapet. C'est pourtant là que nos cœurs s'emballèrent vraiment, lorsqu'il fallut sortir de notre cache pour remonter par les ruelles, traverser la route principale à découvert et replonger en bord de rivière. Nos derniers kilomètres, rampant dans l'herbe, tout près de l'eau, tandis que, de l'autre côté, près de la maison de Bouilhac, s'élevaient quelques voix aux accents âpres accompagnées des vrombissements cruels de moteurs assassins.

(6) - Je suis face à cette imposante bâtisse éblouissante de lumières subtilement disposées pour lui redonner vie. Elle distille aujourd'hui une valse de Chopin sous les doigts du maître de céans que j'imagine, penché sur son Steinway, dans le petit salon du rez-de-chaussée. Plus près de la rivière, caché par l'ombre, je distingue le kiosque à musique du petit jardin. Mon esprit s'évade sur un air de fanfare. Je revois virevolter les couples, j'entends les rires et les cris des enfants. La fête du village ! C'est un peu loin tout ça !

(7) - Il commence à faire frais et je décide de remonter vers la place Tourny en empruntant les petites rues. Le n° 5 ! Cette chaise a toujours été là ! Une autre bien sûr... après tant d'années ! Curieusement, la treille abritant le porche a perdu vie et les feuilles qui recouvrent le sol pourraient nous faire croire être en automne. Une jonchée ! Marie était promise à Paul mais il ne revint pas...

(8) - Je tourne à l'angle de la rue pour emprunter celle qui, pour moi, cache le plus mauvais souvenir. L'unique lampadaire braque sa lumière pour dénoncer la présence d'un vélo adossé contre un mur. Jean était mon ami, il n'aurait jamais dû laisser traîner le sien...

(9) - De nouveau un petit pas de porte accueillant, une légère pause avant de m'engouffrer dans le théâtre de tristes scènes.

(10) - J'aurais aimé pouvoir traverser ce passage en courant ! Le décor est resté le même, avec des lampadaires régulièrement espacés, et j'avance sur un chemin de croix aux stations cruellement lumineuses la tête emplie de bruits et d'images qui ne m'ont jamais quitté... Vite, sortir de ce coupe-gorge !

(11) - J'aperçois le point d'orgue du dédale que je viens de parcourir : un ultime lampadaire, fixé haut avec, près de lui, grim pant le long du mur, une conduite d'eaux pluviales au pied de laquelle s'est aventurée une insolite bruyère. Je m'arrête quelques instants pour reprendre mon souffle et, au-delà de la froide description de mon regard, je trouve à ce curieux ensemble un symbole de renaissance : la lumière, l'eau, la vie...

(12) - Je quitte ces lieux de mémoire pour me retrouver à l'entrée d'un passage piétons joliment zébré par la haie d'honneur de dizaines de petites lampes basses. Mes pas viennent de me ramener loin en arrière mais que dire de cette voie conduisant vers Lascaux ! La préhistoire ! L'origine de la vie ! Incapable cependant de me départir de mon vécu si profondément ancré, ces petites lampes bien alignées me rappellent les feux que l'on allumait dans les clairières pour permettre

aux alliés de parachuter armes et hommes...Savignac, Limeuil... encore et toujours de lumineux signaux de vie.

(13) - La fatigue commence à me gagner et c'est avec soulagement que j'aperçois les doux éclairages de l'ancien hospice lové entre l'espace Nelson Mandela et la terrasse de l'amitié. Un bel ancrage d'éducation, de tolérance et liberté qui a su traverser le temps ! Encore quelques pas et je vais enfin pouvoir franchir la porte de mon hôtel.

(14) - 28 juin 2017. Ma nuit a été courte, volontairement. Je tenais à voir, une dernière fois, le lever du jour au bord de la Vézère. Je n'ai pas eu loin à aller ! Juste traverser la route et descendre près de l'eau, en bas du nouveau pont. C'est là que je venais souvent, une fois la guerre terminée, avant de laisser la vie m'entraîner loin, ailleurs.

Le spectacle est resté le même, simple et beau : Les derniers lampadaires baissent leur garde nocturne, le voile brumeux s'élève doucement du lit de la rivière. Peu à peu, l'onde se découvre puis les berges, les arbres, les maisons. Tout s'éveille doucement. Quelques instants encore et les lumières de la nuit feront place à celles de la vie.

Françoise Cartron

Pérégrination nocturne.

(1) Satya ne trouvait pas le sommeil. Elle se retournait sans cesse dans son lit. Son esprit vagabondait, elle était préoccupée. Ses parents dormaient déjà depuis longtemps. Il était 2h du matin.

Elle ouvrit les volets, la fenêtre de sa chambre donnait sur l'église de Montignac. Les réverbères qui éclairaient la ville semblaient des disques solaires nocturnes. Il émanait une atmosphère de mystère, quelque chose de presque irréel, inquiétant... On entendait quelques chiens japper dans le lointain ; et Satya sentit sourdre de son cœur une angoisse qui l'assaillit tout entière. Elle enfila ses sandales, et se vêtit d'un chandail. Elle poussa la lourde porte qui grinça, ce qui ne fit qu'accroître son intense anxiété. Ses parents pourraient la surprendre !

(2) Satya prit le quai qui longeait la Vézère. Elle entendit la rivière qui grondait et qui coulait avec force. De fortes pluies avait accru son débit. Le quai était faiblement éclairé. L'esprit de la jeune fille se mit à chanceler. Et si elle tombait dans ses flots impétueux, personne ne pourrait la sauver car elle ne savait pas nager... Elle se ressaisit, car son cœur la guidait dans cette pérégrination nocturne.

(3) Les pieds de Satya foulaient à peine le sol. Mais soudain sa solitude s'accrut, devant le banc vide qui faisait face au quai opposé. Semer n'était pas là ! Elle sentit son cœur chavirer, ses yeux s'embrumèrent de larmes, elle aurait aimé pousser un hurlement de désespoir mais se ressaisit, personne ne devrait s'apercevoir de sa chevauchée nocturne. Elle n'avait que 14 ans. Il en avait 17. Ils s'étaient donné rendez-vous sur ce banc.

(4, 5) Soudain une idée folle effleura son esprit. Et si elle se jetait du pont dans un extrême désespoir ! Mais soudain elle sentit quelque chose frôler ses jambes. C'était Tiyi, son petit chien bâtard qui avait dû s'enfuir quand elle avait ouvert la lourde porte de la maison parentale. Rassurée par cette rencontre providentielle, son souffle et les battements de son cœur se ralentirent... Elle retrouva ses esprits !

(6) Puis son œil s'accrocha à la lumière de la fenêtre de l'hôtel de Bouilhac. Semer était là, il ne dormait pas. Pourquoi n'était il pas venu sur ce banc qui était là pour accueillir leur amour naissant ? Peut-être avait-il été empêché, surpris dans sa fugue nocturne.

Mille et une suppositions assaillirent son esprit. Peut-être s'était-il épris d'une autre jeune fille ! Et pourquoi pas de sa meilleure amie, la belle Séchat ! Satya, l'esprit lourd et déchiré, ne voulait pas rentrer chez elle...

Bientôt elle sentit le glaive de la colère la pourfendre ; oui, derrière cette fenêtre éclairée, Semer était avec Séchat, elle en était sûre.

(7 à 13) Elle s'engagea dans les ruelles étroites nimbées d'une lumière orangée, le cœur serré dans un étau ... Sa respiration était courte, saccadée...

L'aube commençait à déchirer la nuit opaque, laissant glisser une douce lumière tamisée ; des nappes de brouillard ne donnaient pas encore la permission au soleil de darder ses premiers rayons. Soudain, Satya aperçut une silhouette... C'était lui, Semer !

(14) Enfin le soleil fit son apparition sur la ville de Montignac.

Sylvie Lelluch

Tapis noir pour une nuit blanche.

(1) Cette séance de cinéma m'a littéralement retournée. J'ai beau savoir que ce n'est qu'une histoire, je n'arrive pas à me sortir de cette ambiance à la fois glauque et dramatique. Le verre de vin que j'ai partagé avec Françoise à la sortie n'y change rien. Est-ce la nuit tombée ? Est-ce cette ville endormie qui m'est encore inconnue ? Difficile de dire ce qui me maintient dans cette ouate à la fois troublante et fascinante. Mes pas résonnent sur le gravier du parking sous le regard des arbres qui jouent aux gendarmes avec leur grands bras chevelus. Leurs ombres se profilent jusqu'au muret qui borde la rive de la Vézère et mon regard est attiré vers ce paysage d'un autre temps où les sépias jouent les coloristes éclairés sur les bâtisses anciennes. La Vézère coule à mes pieds tranquillement, distillant son parfum d'eau et de terre. Son murmure berce la nuit froide. Je relève mon col et resserre mes bras autour de mon manteau.

(2) Les réverbères sèment leur caillou de lumière le long de la rive et m'invitent à les suivre. Après tout, pourquoi pas ? Personne ne m'attend et l'air me fait le plus grand bien. (3 à 5) Le sentier bordé d'herbes folles conduit jusqu'au Pont. Je m'assieds un instant sur le banc face à ce vieux château qui me raconte des histoires d'antan et je laisse vagabonder mon imagination sur ce qu'a dû être la vie dans ce bourg au temps des chevaliers. Mes yeux se posent sur les vaguelettes qui continuent leur voyage au gré des courants sombres, quand mon regard est attiré par une feuille de papier pliée, là, juste à côté du pied du banc. Ma curiosité piquée au vif, je me penche pour le ramasser et je le garde ainsi dans la main. Que peut-il bien contenir ?

Une lettre officielle ? Une lettre d'amoureux ? Une liste de course ? Une ordonnance ? Une lettre anonyme ?

Décidément, tout ce cinéma ne me vaut rien. Je me décide enfin à la déplier. Je n'y vois rien. M'approcher du pont, la lumière y est plus intense. Quel secret recèle ma missive oubliée, perdue, déposée comme une bouteille à la mer ?

(8, 10) Tout en marchant dans les rues étroites qui m'emmènent vers la route principale, ma main se serre sur ce trésor et mon esprit pétille à une allure folle sur le pourquoi du comment. (11) Je m'arrête sous un réverbère et, fébrile, je déplie à nouveau la missive. C'est une écriture jolie et régulière, un peu penchée et un peu tremblante. Peut-être une écriture féminine.

« La vie m'est devenue si dure. La solitude me pèse et les jours ressemblent aux jours. Me forcer à aller de la maison aux rives, chaque matin... me sortir un peu, sortir Oscar. (7) Qui s'inquiète de moi quand je passe des heures assise seule sur ma chaise à regarder passer le temps et les gens ? Je fais partie du décor. (9) Parfois des touristes s'arrêtent pour photographier la ruelle, la maison, moi aussi parfois ou bien le chat sur la table. Quelques mots échangés, un sourire, rien quoi. Je suis devenue une vieille bête curieuse, une attraction. En finir avec tout ça... bientôt ».

Mon Dieu, que vais-je faire de ce papier ? Quel désespoir !

(6) En levant le regard sur la nuit, j'aperçois ce très bel hôtel. Il me faut un café pour me réchauffer et digérer tout ça. Je décide de me rendre dans cet hôtel de Bouilhac dont j'ai entendu parler de la rénovation. Il n'est plus possible de prendre une consommation à cette heure. Une chambre peut être ? C'est idiot, j'habite à côté. Pourtant, presque malgré moi, je prends cette clé de chambre. Elle donne sur la rivière qui joue les alanguies sous les lumières dorées des réverbères. Dormir un peu. Je verrai demain ce que je ferai de cette lettre. Je ne peux pas la laisser lettre morte.

Je m'étends à même le couvre-lit, la missive à la main, et sombre dans un sommeil habité. Au petit matin, le gazouillis des oiseaux m'éveille et je ne sais plus où je suis. Le cinéma, le banc, la rivière, la lettre, l'hôtel, tout me revient. Dans quoi me suis-je embarquée ?

(14) À la fenêtre, le spectacle est majestueux. La brume fraîche s'étire au fil de l'eau, diaphane, dansant avec les premières lueurs du jour. La lumière chaude des réverbères joue leur dernière partition. Ce sera une belle journée.

Prendre une bonne douche, un bon petit déjeuner et puis retourner sur ce banc. Là, attendre Oscar et sa dame, même si elle n'est pas rose, et lui dessiner un sourire pour gommer ses idées noires.

Ce sera une belle journée.

Régine Michaux